

Yves Thériault, nouvelliste

René Godenne

Volume 21, numéro 1, automne 1988

Yves Thériault : une écriture multiple

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500843ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500843ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godenne, R. (1988). Compte rendu de [Yves Thériault, nouvelliste]. *Études littéraires*, 21(1), 173–175. <https://doi.org/10.7202/500843ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

YVES THÉRIAULT, NOUVELLISTE

rené godenne

Parmi les — nombreux et intéressants — nouvellistes québécois qui ont écrit depuis 1940 émergent quelques noms dont celui de Yves Thériault¹. Un des plus prolifiques certainement : 9 recueils, soit un total de 146 textes :

1. *Contes pour un homme seul*, Montréal, HMH, 1944 (18) — 1965 (20)
2. *Le Vendeur d'étoiles et autres contes*, Paris, Montréal, Fidès, 1961 (12)
3. *La Rose de pierre, histoires d'amour*, Montréal, Éd. du Jour, 1962 (9)
4. *Si la bombe m'était contée, nouvelles, id.*, 1962 (6)
5. *L'Île introuvable, nouvelles, id.*, 1968 (18)
6. *Œuvre de chair*, Montréal, Stanké, 1976 (16)
7. *La Femme Anna et autres contes*, Montréal, Victor-Lévy Beaulieu éditeur, 1981 (27, dont 2 remaniés de 2 et 5)
8. *Valère et le grand canot, récits, id.*, 1981, (28, dont 2 du 1, 1 du 2)
9. *L'Herbe de tendresse, récits, id.*, 1983 (14, dont 1 du 3)²

La nouvelle, selon l'auteur, est un récit bref : 108 textes restent en-deça des dix pages, aucun ne dépasse la trentaine. Narrée surtout à la troisième personne, elle ne rapporte quasiment qu'une histoire. Elle s'inscrit presque toujours dans un cadre réel. L'univers décrit est celui du quotidien : paysan, bûcheron, pêcheur, Indien, Esquimau..., avec en toile de fond la Gaspésie, le Grand Nord, le Saint-Laurent, mais aussi Montréal. Il s'agit d'histoires simples : un paysan est inconsolable de la perte de sa brouette (« la Brouette », *I*), une femme reste seule après la mort de son mari (« les Terres impossibles », *F*), un couple fait les foins (« les Foins de Martial », *F*)... Mais cette simplicité, cette banalité à la limite, du sujet demeure grave : « Je ne t'ai pas raconté une histoire compliquée. Des histoires

comme celle-là, la complication n'est pas dans les événements. Elle est ailleurs, dans le cœur, dans l'âme. » (« la Mariouche, c'est pour un blanc », *R*, p. 82). Ces petits drames de la vie de tous les jours, ces histoires d'amour touchantes, ces destins d'êtres souvent malheureux parce qu'habités par un rêve impossible (un homme meurt foudroyé par une syncope au moment où il allait enfin acquérir « son » bateau, « le Bateau blanc », *V*) sont situés dans un contexte social précis (le Québec, le joul que parlent les personnages), mais, comme chez un Ramuz avec lequel Thériault offre beaucoup de points communs, ils évitent le populisme, le régionalisme simplistes : tout revêt une portée universelle (« Ce qui est proprement une finale heureuse à une histoire peut-être bizarre et peut-être éternelle », « le Portugais », *Va*, p. 108). En outre, les textes seront ponctués de phrases — fort belles — qui témoignent de la présence constante d'une *voix authentique* : « C'était cette sorte de soir-là. Doux et magnifique. De quoi faire dormir en paix, parce que ça inspirait de belles et paisibles choses. » (la Rose de Midas », *V*, p. 26) ; « Et pourtant, tant cela qui s'est passé hier n'est pas un conte, ni une fable, mais un peu de moi que je te livre, au risque d'avoir mal. » (« Atisokan », *H*, p. 219). Et la tendresse de l'auteur pour ses personnages est grande : « C'était vrai et d'être vrai c'était beau. » (« la Main », *R*, p. 102) — même lorsqu'il se met à raconter des histoires plaisantes : on fait accroire à un paysan que son taureau parle (« le Taureau de Daumier », *C*), des paysans font la chasse à la femme pour un malabar... qui baise leurs épouses (« le Géant », *Va*), un homme recherche de l'uranium à Montréal (« l'Uranium », *Va*)... L'évocation du quotidien n'empêche pas Thériault de s'attarder à d'autres sujets. L'anecdote étrange, le fait singulier, cruel : un paysan saigne un saisonnier pour nourrir ses terres (« Simon-la-main-gourde », *C*), un cocu enchaîne sa femme (« la Faute d'Adrienne », *C*), on montre à une bigote un adolescent nu : en se précipitant sur lui, elle se brise le crâne, que voulait-elle faire ? (« la Fille Éva », *Va*). L'histoire fantastique : « Il se peut que cette histoire ne soit pas arrivée. Cela est une qualité propre à bien des histoires. » (« la Forge », *Va*, p. 69) ou légendaire : « Je voudrais vous raconter une légende indienne [...] Je la tiens moi-même de ma grand-mère, une Indienne montagnaise. » (« la Légende du Rocher noir », *H*, p. 95). La fable : « Conte du bœuf qui voulait devenir aussi petit qu'une grenouille », « Conte de la poule aux œufs qui n'étaient pas en or » (*I*). Le récit d'anticipation, concentré dans le recueil *Si la bombe m'était contée* : en vue de mettre en garde l'homme du XX^e siècle contre le péril nucléaire, « mais en faisant abstraction de toute idéologie politique ». Le récit érotique, également dans un recueil, *Œuvre de chair*, ou comment les plaisirs de la chair se voient plaisamment associés aux plaisirs de la chère : « Fricadelle ecclésiastique », « Roulé de bœuf plein son ventre », « Le Steak au poivre initiateur »... Thériault est un conteur au sens plein et fort — il recourt ainsi à la formule consacrée « il y avait une fois », celle des vrais conteurs, mais qui introduit souvent des faits vrais («... il y avait une fois à Montréal », « David et Goliath », *Va*, p. 265). Thériault se veut le chroniqueur d'un passé sur lequel il témoigne avec passion : « ... je te raconte de mémoire ce que j'ai su par une tierce personne interposée comme c'est souvent le cas pour ces choses. » (l'Île introuvable, p. 10), « Cela se passait il y a cent ans. Je le tiens d'un vieillard des Îles Caribou, sur la Côte Nord, qui m'a péniblement raconté l'histoire. »

(« Quand soixante gars », *H*, p. 195). Il *met en scène* les histoires qu'on lui a confiées : « Mais cela est venu plus tard, bien après le mariage, et je me devance en le citant trop tôt. Si je le fais, c'est par nécessité artisanale. Un conteur se doit de situer le cadre du récit qu'il entreprend et dire, de son meilleur ton : « Il était une fois. » (l'île introuvable, p. 7). D'autre part, l'auteur met en valeur les temps forts de l'anecdote grâce à un sens aigu de la formule : « Alors il [Caïn, dévoré de remords] prit une pierre aiguisée et coupante, et il déchira la peau de son ventre pour en sortir la bête. *Mais il n'y avait pas de bête.* » (« Bête-de-ventre », *C*, p. 125 ; nous soulignons.) « Car le soir de cette même journée où il avait giflé Marie [parce qu'elle avait ri de lui après qu'il eut été mordu par un chien], voilà que Géron, seul dans la bergerie et pour dompter à jamais son mal, *Géron s'était coupé la main d'un seul coup de hache bien tranchante.* » (« La Main », p. 105 ; nous soulignons.)

Que Thériault, auteur d'une œuvre considérable et importante, soit aussi célèbre au Québec qu'il est inconnu en France montre qu'en matière d'information concernant la nouvelle francophone, en cette fin du XX^e siècle, tout reste à faire.

Liège

Notes

¹ Pour plus de détails sur la nouvelle québécoise, voir mon étude à paraître chez Droz à Genève : *Bibliographie critique de la nouvelle francophone (1940-1985)*.

² Les sigles suivants seront utilisés pour désigner les recueils : 1 = *C*, 2 = *V*, 3 = *R*, 4 = *S*, 5 = *I*, 6 = *O*, 7 = *F*, 8 = *Va*, 9 = *H*.